

XYZ. La revue de la nouvelle

La phrase

Jean-Jacques Nuel



Number 71, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3844ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nuel, J.-J. (2002). La phrase. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 78–81.

La phrase

Jean-Jacques Nuel

Il écrivit :

La vie est un péril impossible.

Il releva son stylo plume, très lentement, d'un geste plein de précaution, puis le referma, le reposa à côté du cahier. Son instinct lui disait qu'il n'écrirait plus rien d'autre aujourd'hui, plus rien à la suite.

Il regardait la phrase, ce bel ensemble de six mots tracés à la main, à la plume, à l'encre noire, seule en haut de la page blanche, à égale distance du bord gauche et du bord droit, sur le fil d'une ligne. Comme un peintre qui prend de la distance avec son tableau, il se leva pour reculer de quelques pas et, à deux mètres de la table, le dos contre la cloison, considéra la silhouette et les reliefs de sa création, sa ligne générale qu'il jugea harmonieuse, avant de revenir s'asseoir devant le cahier.

D'un point de vue formel, c'était une belle et bonne phrase. Il en ressentit de la fierté, une fierté légitime d'auteur. La phrase s'étendait, ferme et bien proportionnée, calée entre une majuscule et un point. Elle était composée d'objets différents qui formaient un tout grammaticalement correct : un article défini, un article indéfini, un verbe conjugué au présent, à la troisième personne du singulier, deux noms abstraits, un adjectif. Elle lui sembla bien construite, d'une structure simple et éprouvée : un sujet, un attribut, un verbe copulatif reliant les groupes nominaux ; elle lui parut en outre équilibrée, les *p* dépassant vers le bas comme des jambes, les *l* et le *b* dépassant vers le haut comme des bras. Ou encore : les *p* plantés dans le sol comme des racines, les *l* et le *b* lancés vers le ciel comme des branches.

Il en aima, outre la beauté de son dessin (dont il attribua le mérite à son écriture élégante et maîtrisée), le rythme, les sonorités, la force claire des *i* et du *é*, la répartition harmonieuse des voyelles et des consonnes, la parité des genres masculin et féminin, la longueur respective et relative des mots. Il aima aussi

l'attaque et la finale, réglées sur une même consonne constrictive sonore (un *l*), la douceur du *e* muet donnant à la dernière syllabe un air de rime féminine esseulée. Tout y était. Un idéal de phrase. Un exemple. Un chef-d'œuvre, en quelque sorte. Elle ne lui sembla pas perfectible. Ou tout au moins pas par un écrivain de son acabit.

Ce matin lui avait donné l'occasion d'une belle phrase. Un événement rare. Une chance. Il aurait pu s'estimer satisfait. Il fut d'ailleurs satisfait sur le coup, dans les minutes d'ivresse qui suivirent immédiatement la rédaction (qui s'était confondue avec la création, d'un seul mouvement irréfléchi). Puis il se dégrisa. Il considéra la phrase d'un autre œil, comme si elle avait été écrite par un autre. Elle n'était pas si parfaite que ça. Ou elle n'était parfaite que par la forme. Que signifiait-elle ? Il eût été en peine de l'expliquer. Il avait beau la lire, la relire, glisser sur elle de gauche à droite et de droite à gauche, il n'en pénétrait pas le sens. Une chose close comme un œuf. Il restait à l'extérieur.

Cela lui fit penser à la poésie, ou du moins à une large part de la poésie. C'était beau, obscur, énigmatique — mais peut-être que ça ne voulait pas dire grand-chose, que c'était écrire pour ne rien dire. Il fut déçu.

Il avait écrit une phrase, sans se forcer, sans le vouloir vraiment. Comme à son corps défendant. Elle était venue malgré lui, par les chemins de traverse de son esprit. Au matin, après avoir bu son thé, encore vêtu de son pyjama et de sa robe de chambre, les pieds dans les pantoufles, il s'était mis devant son cahier, l'attention flottante sur le cours du temps, l'esprit et le corps fatigués, très fatigués par une nouvelle angine. Il ne se sentait pas du tout inspiré. Rien ne venait. Rien ne semblait devoir venir. Et soudain, l'irruption de cette phrase, déjà construite, achevée, prête à l'emploi — qui parlait à sa place mais ne lui disait rien.

Sa beauté lui parut étrangère, et surfaite. Il ne voulait pas de cette intruse. S'il n'avait pu empêcher sa naissance (elle s'était *imposée* à lui), il en refusait maintenant l'existence. Écrite au crayon, il l'aurait déjà gommée. Il devrait se hâter de l'effacer, de l'anéantir avant qu'elle ne s'étende, avant qu'elle ne se propage.

C'est têtu, une phrase. Des millions, des milliards d'êtres humains disparaissent sans laisser de traces, comme s'ils n'avaient jamais été, sans la moindre chance d'être exhumés de la fosse commune du temps — et une simple phrase, un bref ensemble de six mots, pour peu qu'elle ait été écrite sur une feuille de papier, ou enregistrée dans la mémoire d'un ordinateur, peut être retrouvée un jour (et parfois longtemps, très longtemps après la mort de l'auteur) par un chercheur curieux, un fouineur, un de ces touristes des vieilles lettres, un paléontologue du texte qui la remettra en circulation. Oui, elle risque de revenir après votre mort. Elle peut empoisonner ce qui tient lieu d'existence après la mort, cette seconde vie séchée, ce destin de papier. Elle peut donner une mauvaise image de vous, et vous tuer ainsi une seconde fois. On ne sait jamais ce que deviennent les mots dès lors qu'ils ont été formés.

Pour l'heure, elle n'était que sur le cahier, manuscrite, en un seul exemplaire. L'auteur se trouvait seul avec la phrase dans la petite chambre qui servait de bureau. Il n'y avait aucun témoin. Il porta la main sur elle. Il la ratura, la raya d'un trait de plume, une fois, plusieurs fois, revint sur les mots, les couvrit, les noya sous l'encre jusqu'à ce que l'encre traverse le papier, que le verso devienne aussi noir que le recto. Il s'acharna à la détruire. Il la renvoya au néant, au magma de la langue virtuelle, à l'indifférenciation. Au grand sommeil de l'encrier. La phrase n'aurait que peu vécu. A peine sortie de l'eau elle aurait replongé dans l'élément. Elle n'avait pas droit d'asile. Il n'en voulait pas. Il ne voulait pas la laisser derrière lui. Il ne la signerait pas. Le temps devait se refermer sur elle, avant qu'elle n'ait le moindre lecteur, avant qu'on ne lui en attribue la paternité. Une œuvre ne se construit pas sur des phrases approximatives — ou impénétrables.

Il arracha la page du cahier à spirale. Il la déchira en menus morceaux. Par précaution il ne les jeta pas à la corbeille, mais les fit brûler dans le grand cendrier de verre qui trônait sur sa table de travail. Une fumée âcre se répandit dans la pièce, inconcommodante. Il ouvrit la fenêtre. L'extérieur fit irruption, un souffle d'air, de froid et de bruit. Où en était-il ? Une phrase en avant,

une phrase en arrière, une phrase écrite, une phrase désécrite, il était revenu une heure plus tôt, à son point de départ, devant une page blanche comme la précédente, tandis que le monde au dehors, imperturbable, avait continué sa course. L'extérieur bruyant et glacé était une immense machine en mouvement. Les silhouettes avançaient sur les trottoirs, les voitures avançaient dans la rue, dans les deux sens, elles se dépassaient et se croisaient. Le chantier commencé le matin même au coin de l'immeuble avait progressé ; la tranchée était plus longue et profonde. L'ombre s'était réduite à mesure que le soleil glissait vers le milieu du ciel.